

La presse féministe est différente

PAR SUZANNE DE ROSA ET
JEANNE MARANDA

En 1987 (vol. 8, no.1) cet article enthousiaste a répondu avec un puissant «Oui!» aux questions: Y a-t-il une éthique spécifique dans la presse féministe? Peut-on la définir?

A la suite des coupures du budget fédéral de l'année passée, c'est avec une peur renouvelée d'être réduite au silence que la presse féministe examine où elle en est et où elle va. Le parti conservateur a réduit le budget pour le programme des femmes du Secrétariat d'Etat deux ans de suite. Les dernières coupures avaient visé particulièrement trois journaux féministes. Ces réductions de budget auxquelles s'ajoutent la TPS et l'augmentation des tarifs postaux font que le maintien d'une presse féministe devient pratiquement impossible.

«...women cannot become powerful or expressive by being spoken to, by being spoken for, or, especially, by being spoken about. It is by being heard that women become empowered.»

—Nelle Morton, théologienne féministe

Les deux derniers colloques des périodiques féministes canadiens, celui de Montréal en 1985 et celui de Toronto en 1986 restent des moments importants dans nos vies de journalistes engagées. Ils ont été riches d'apports techniques et théoriques, riches en contacts et échanges humains. Les ateliers débordaient de thèmes visant l'amélioration de nos publications. On y a abordé toutes les facettes du métier. Une question toujours brûlante, toujours d'actualité, est encore revenue. On veut savoir s'il y a une éthique de la presse féministe. Peut-on la définir? Quelle en serait une formulation concrète?

Dans la même veine, il nous semble important dans ces temps de soi-disant post-féminisme, de réévaluer le rôle de la presse féministe: est-ce que ce que nous écrivons en 1986 a toujours une résonance? Sommes-nous le reflet du mouvement des femmes? Jouons-nous toujours un rôle déclencheur?

La question est de taille. L'enjeu est ni plus ni moins la vie, et dans certains cas, la survie d'une cinquantaine de publications féministes: une dizaine à Toronto, une dizaine au Québec, et les autres dispersées à travers le Canada.

Qu'est-ce qu'une presse féministe?

Après avoir dépouillé plusieurs périodiques féministes et examiné leur politique éditoriale, nous avons colligé cette définition de la presse féministe:

Un lieu où des femmes en mouvement peuvent discuter, échanger leurs expériences, explorer leurs différences dans le

but de se donner une voix qui parle d'elles, qui parle pour elles, une voix qui veut changer la vision du monde.

La grande aventure de la presse féministe est semée d'embûches, de défis, de grandes joies comme de profondes déceptions. Depuis la pluralité des tendances idéologiques (libéralisme, socialisme, radicalisme) qui secouent les comités de rédaction, jusqu'au concept du bénévolat qui en a désespéré plus d'une, la feuille de route d'une rédactrice et des travailleuses de la presse féministe en général est un modèle du genre.

De plus, parce que les féministes ont décidé de ne pas reproduire à l'intérieur de leur journal, les schémas masculins, elles ont à faire face à plus d'un problème. Par exemple, la question de la responsabilité, du contrôle, des décisions à prendre vis-à-vis du contenu et du financement, etc. Du fait que nous soyons impliquées plus avec notre cœur qu'avec le désir du profit, il nous faut chercher et appliquer des techniques d'administration qui vont rendre compte de la réalité du monde des femmes. Tout est à inventer! Où trouver un modèle?

Il faudrait exclure ici une bonne moitié des publications féministes francophones et de celles qui sont bilingues, qui sont sous la dépendance des associations qui les ont mises sur pied. Leur situation est tout autre du fait que les politiques du mouvement sont reflétées dans la revue et que la rédactrice est à l'abri de contestations.

Le collectif est le mode le plus répandu. Il permet une approche qui tend à éviter les conflits inhérents à la structure hiérarchique et donne aux travailleuses un sentiment d'appartenance. Étant responsables du contenu de la revue, du journal, elles ont intérêt à en respecter la suite logique pour le fond si elles veulent garder l'intérêt des lectrices à long terme.

Notre situation non seulement politique mais aussi financière nous force plus souvent qu'autrement à dépendre du bénévolat. Dans ces temps d'austerité, de coupures dans les budgets gouvernementaux et autres, le recrutement est pénible. Peu de femmes peuvent se permettre de mettre tout leur temps au service d'une publication. Même à mi-temps, c'est trop exiger. La notion du bénévolat a fait son temps chez les femmes. Mais comment passer outre à leur besoin fondamental de se faire entendre, de parler aux autres femmes? Faut-il y laisser la santé et la sérénité?

C'était sans doute le prix à payer pour récolter le fruit des merveilleuses audaces des débuts de la presse féministe. Elle qui a dénoncé les injustices les plus criantes, les a dénoncées par écrit, les a étalées sur la place publique. On peut se vanter d'avoir rendu visible et lisible une bonne partie de l'autre moitié de la population!

A mesure que le mouvement des femmes s'ouvre à d'autres

mondes, d'ici et d'ailleurs, il nous faut être là! Si on regarde autour de nous, il y a encore trop de femmes, des jeunes comme des moins jeunes, qui ne sont pas au fait de leur condition, qui ignorent encore tout de notre oppression et de nos réalisations. Même l'appellation de «féministe» est rejetée par beaucoup d'entre elles qui sont encore et toujours identifiées au pouvoir phallogratique. Il y en a sûrement parmi elles, des femmes qui voudraient découvrir le mouvement, y apporter quelque chose. Ne sachant pas s'exprimer, ou n'en ayant pas les moyens, elles restent isolées et silencieuses. Dans notre élan, nous avons négligé de faire une place confortable aux femmes de couleur, aux immigrantes, aux moins nanties, aux lesbiennes.

Un sérieux examen de conscience s'impose. Qu'avons-nous fait pour toucher les femmes qui ne correspondent pas au portrait de la «parfaite féministe», de race blanche, sur-éduquée et sous-utilisée par le courant régulier? Si on veut que le message de la presse féministe soit cohérent, on doit les atteindre. On sait bien que les sources de financement et les attentes des lectrices ont imposé des contraintes, aux publications féministes, qu'elles ont dû faire des compromis pour se payer une popularité qui assurerait sa subsistance, sans parler de sa survie. Mais pouvons-nous assurer de notre parfaite innocence?

Bien que nous soyons conscientes qu'une absence de femmes peut jouer un rôle aussi néfaste qu'une présence stéréotypée, nous faisons trop souvent étalage de nos propres préjugés dans nos choix de collaboratrices et le choix de nos mots. Par exemple, on voit souvent des mots, tel «dénigration» dans nos revues et cela en dépit du fait que les femmes de couleur nous ont demandé à plusieurs reprises de ne plus utiliser un langage raciste. Il reste encore de la conscientisation à faire, et ce parmi nous.

Devenir conscientes de notre propre élitisme, tenter de nous identifier par exemple, aux ménagères, aux prostituées et non seulement aux femmes appartenant au marché reconnu du travail, c'est ainsi que nous favoriserons le transfert des valeurs féministes à l'ordre de pensée patriarcal. Être à l'écoute des femmes de la base nous permettra de mieux lutter contre la pseudo-révolution sexuelle qui a

encouragé la pornographie et n'a aucunement contribué à notre libération.

En 1986, c'est toujours un privilège plutôt qu'un droit d'entendre la voix des femmes et c'est toujours un geste radical pour une femme qui prend la parole dans les médias, quoi qu'elle ait à dire. Dans ces temps conservateurs (si on considère qu'il puisse exister un état capitaliste progressiste), il est plus urgent que jamais pour les féministes de prendre la parole. Irions-nous jusqu'à suggérer une presse radicale? Reconnaissons que depuis la disparition de la revue *Têtes de pioche* à Montréal, il y a un vide dans la presse féministe francophone. A l'exception des revues lesbiennes (non féministes) il n'y a plus de son de cloche radical en français.

La négation du lesbianisme est encore très présente chez les hétérosexuelles qui souvent justifient leur attitude en accusant la conscience pro-lesbienne de nuire à la crédibilité ou au financement des revues. N'oublions pas la grande part des lesbiennes dans les débuts du féminisme et leur présence actuelle qui continue d'être une force vive du mouvement. Pendant les années du militantisme québécois pour l'autonomie, le radicalisme avait droit de cité et les revues féministes des années soixante-dix, il faut le reconnaître, ont joué un rôle catalyseur dans le rejet des institutions patriarcales, de l'Église, entre autres.

Un deuxième élan

Nous assistons depuis peu à l'avènement de théoriciennes, d'historiennes, et d'analystes qui répertorient les grands moments de notre passé lointain comme de celui moins loin. Nous en tirons une grande fierté. Pour elles le temps des revendications est révolu. Alors, pourquoi ne pas leur demander de mettre leur expérience au service d'une «nouvelle» presse féministe qui s'ouvrirait sur d'autres horizons, qui approfondirait les problèmes et les injustices que nous vivons toujours, qui irait chercher celles qui n'ont pas eu la chance de se faire entendre? Sans oublier de partager avec nous toutes leurs analyses, leurs recherches.

Nous croyons que nous sommes arrivées à un moment où on doit jeter un oeil critique sur nos publications. A la lecture d'un document publié par le «Women's Institute for Freedom of the Press» à Washington, nous avons relevé des pistes qui

nous ont paru dans le sens de notre réflexion. On y a lu les caractéristiques qui feraient de la presse des femmes une voix plus personnelle et qui donneraient une information moins biaisée, moins subjective.

Il est important plus que jamais de

- 1) dépasser nos préjugés,
- 2) travailler dans une optique féministe,
- 3) donner la parole à toutes les femmes sans exception,
- 4) donner une information complète et objective.

Les thématiques et politiques éditoriales, écrites ou non, ont le pouvoir de définir quelquefois, et à d'autres moments de restreindre la participation des femmes. Quand une ligne a été adoptée, il s'agit de s'y tenir, de l'imposer, de lui donner une crédibilité. C'est donc imposer une rigueur toute professionnelle aux travailleuses de la presse féministe.

En plus d'ouvrir plus grandes nos pages, d'y faire entrer le monde vu par nos yeux, exprimé par nos voix, de se faire l'écho des mouvements dans le Mouvement.

Et la vision du monde changera. Car le monde, voyez-vous, il n'aura pas le choix.

Womansong

call me woman
for I am shape changer

my magic lives
In my invisibility.

for you I can be
mirror, foil, elegant appendage

anything you seek
is what I do best

I am shape changer

patting my veneer on
each morning, I walk in your world

waiting to be stopped
by hands like yours, itching to mold
me.

yes there have been others
transient sculptors reaching

talented fingers into me
pulling at remainders, recreating.

I die again & again, yearning
a shape that is my own

Rhona McAdam